

Prédication du 25 juin 2017

Ésaïe 24.6-9 et Luc 14.15-24

Un proverbe dit que *l'expérience qui coûte est la meilleure*. En lisant la parabole du grand repas, je me suis demandé si ce proverbe ne pourrait pas nous aider à interpréter le message de cette parabole. A première vue, on penserait peut-être que le message du proverbe est l'inverse : que parce que ce sont les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux qui finissent par partager le repas avec l'hôte généreux, le salut est une expérience gratuite. Les pauvres n'ont rien à offrir, pas de moyen de payer. Ce n'est certainement pas faux d'interpréter la parabole ainsi car que pouvons-nous offrir à Dieu qui est digne de sa gratitude ? Avec quoi pouvons-nous payer pour le repas dans le royaume de Dieu ? Avec quoi pouvons-nous payer pour le salut ?

Pour tenter une réponse à cette question, j'aimerais faire un détour d'auprès du roman fameux de Aldous Huxley nommé *Le Meilleur des mondes*, écrit en 1931. Dans la société dystopique que Huxley décrit, toutes les souffrances et tous les problèmes de la vie sont surmontés : il n'y a plus de vieillesse, plus de maladie, plus de faim et plus d'envies qui ne sont réalisées. Même les relations proches sont abolies afin de limiter la douleur qu'elles peuvent entraîner ; il n'y a plus de familles, plus de couples, plus de parents : tout le monde appartient à tout le monde et les enfants sont conçus dans des éprouvettes et développés dans des utérus artificiels.

Les habitants du *Meilleur des mondes* sont invités à satisfaire toutes leurs nécessités – physiques aussi bien que psychologiques – immédiatement. Ceci est obtenu soit par l'endoctrinement des habitants dès l'enfance, qui leur apprend que leur sort dans la vie (leur travail, position sociale, etc.) est optimal ; soit par une drogue qui s'appelle la *soma* – drogue parfaite, sans effet secondaire, qui empêche les habitants d'être malheureux. Toutes ces précautions sont prises afin d'assurer la stabilité de l'ordre social. Pour cette raison, toute littérature et culture sont réduites au plus superficiel et il ne reste plus que des sottises qui ont pour but de divertir les habitants ; jamais de les provoquer ou de les développer. Bref, dans la société du *Meilleur des mondes* il n'y a plus d'expériences qui coûtent. Le bonheur et la joie sont gratuits.

Mais dans *le Meilleur des mondes* il reste une réserve de « sauvages » : monde grotesque et barbare aux yeux des habitants du monde civilisé, mais aussi fantastique et fascinant : ici les humains se reproduisent à l'ancienne, ils deviennent âgés, laids et délabrés ; ils sont passionnés, ils se battent comme des bêtes et ils ont même conservé la religion et quelques livres d'un ancien écrivain imbécile nommé Shakespeare. Un des sauvages de la réserve s'échappe et il est propulsé dans la société de ce « nouveau monde merveilleux » ; le choc culturel qui s'ensuit est bien naturellement énorme. Le sauvage finit par se retirer dans la campagne, mais pas avant qu'il ait eu la mauvaise fortune de tomber amoureux d'une femme de ce nouveau monde qui ne pourra bien sûr jamais l'aimer de la même manière qu'il l'aime, lui – comme Roméo aime Juliette : sincèrement. Elle ne pourra jamais aimer comme ça parce qu'elle n'a jamais appris que l'amour est une expérience qui coûte.

Le sauvage déteste ce nouveau monde et les gens qui l'habitent mais il finit par se détester encore plus lui-même parce que la femme dont il est tombé amoureux lui manque. Elle lui manque même s'il la déteste et il trouve ses valeurs morales répugnantes. Du coup, il finit par se punir lui-même par des coups de fouet sur le dos. La douleur du flagellant est la seule expérience coûteuse qui lui reste.

Kierkegaard a dit que « chaque souci s'élève de la comparaison. » Je crois qu'il y a beaucoup de vrai dans ces paroles. Dans l'histoire de Huxley c'est sans doute le malheur du Sauvage : c'est seulement par sa rencontre avec le nouveau monde qu'il devient conscient de sa propre faiblesse et son isolement social. Mais les mots de Kierkegaard sont aussi vrais dans une perspective plus

large : sans cesse nous portons un jugement sur nous-même. Ça a toujours été le cas dans l'histoire de l'homme : c'est la comparaison qui pousse l'homme en avant ; il a vu les oiseaux voler et il a construit l'avion ; il a vu les poissons nager et il a construit le bateau ; il a reconnu Dieu et il a pris conscience de ses propres manques.

L'homme est un être ambitieux qui aspire vers la perfection. Mais cette ambition lui donne le sentiment d'être perpétuellement incomplet et imparfait. Ajoutez à cela que l'homme a tendance à mettre les idéaux comme critères de succès : seul le meilleur est suffisant. Mais quand l'échelle devient l'idéal absolu, on ne vient jamais à bout. C'est d'ailleurs cet instinct fondamental de l'homme vers le progrès que le capitalisme moderne a su exploiter au nom de la croissance économique. Le communisme a su l'exploiter au nom de la solidarité, le scientisme au nom du progrès technologique, et même le nazisme au nom de la nation.

Comme dans *le Meilleur des mondes* c'est cette ambition vers la perfection qui nous propulse continuellement en avant, soi-disant vers le « progrès ». Mais le paradoxe c'est que cette ambition d'obtenir plus de confort, plus de bonheur et plus de richesse est une ambition vers le *repos*. Et ce but est justement le seul but que l'entreprise humaine ne saurait jamais atteindre. Néanmoins, nous restons fermes dans notre conviction qu'il est possible de mériter le bonheur.

Dans la parabole de Luc, c'est bien ce que croient les hommes qui sont invités au grand repas, mais qui disent « non merci » : un homme a acheté un champ, un autre des bœufs ; ils cherchent tous les deux à augmenter leurs richesses, et un troisième se sent obligé de soigner sa position sociale. Certes, la parabole de Luc confirme les mots de Jésus dans Matthieu 19 : « il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu ». Luc dit : « Heureux celui qui prendra son repas dans le royaume de Dieu ! » Mais personne ne mangera avec Dieu s'il ne sait accepter l'invitation que Dieu lui tend. Pour dire « oui » il faut payer un prix qui paraît énorme aux yeux de l'homme égoцентриque ; aux yeux de l'homme qui reste renfermé sur soi-même et qui croit que c'est à lui de mettre la table et de préparer le grand repas.

Non, ce n'est pas à nous de mériter quoi que ce soit : Dieu nous aime comme nous sommes. Mais cette idée est fondamentalement incompréhensible pour nous, parce que nous voyons sans arrêt comment nous sommes insuffisants ; comment nous pouvons nous améliorer et comment nous pouvons faire mieux. Mais dès que nous sommes en train de nous dire que nous ne sommes pas dignes de cette invitation – que « Dieu ne pourra jamais m'aimer moi avec toutes mes erreurs et mes défauts » – nous avons déjà dit « non merci ».

Cependant le miracle de l'invitation à dîner avec Dieu est que Dieu nous aime néanmoins. Il nous aime avec nos défauts et nos erreurs ; notre arrogance et notre égoцентриcité – il nous aime même si nous ne pouvons le croire et il continue à nous inviter à son repas jusqu'à ce que nous apprenions à dire « oui ». Jusqu'à ce que nous réalisons que nous sommes tous des pauvres et des malheureux : que nous sommes tous des estropiés, des aveugles et des boiteux. Donc *l'expérience qui coûte est la meilleure* parce qu'elle se grave dans notre mémoire ; parce qu'elle nous fournit la compréhension de nous-même et la connaissance de notre destinée. Elle dévoile notre finitude et notre insuffisance. Mais après ce choc qui constitue en effet le prix de la vraie expérience, toutes les richesses du royaume de Dieu nous sont offertes : Dieu nous saisit et il n'arrêtera pas de nous porter. Et donc nous pouvons aller dans le monde avec la confiance que nous sommes aimés même si nous ne l'avons pas mérité.